

arriva à St. Denis avant qu'elles ne fussent parvenues jusque là. Il fut conduit devant le Dr. Nelson, paraissant avoir le commandement là; le Docteur envoya chercher la voiture d'un nommé Mignault et le capitaine Jalbert. Mignault vint avec un waggon et un cheval; les mains de Mr. Weir furent liées avec une courroie. Après qu'ils eurent quitté la maison, le conducteur ôta la courroie de ses mains et la mit autour de son corps, en tenant l'un des bouts. Etant arrivés en face l'église, une conversation eut lieu. Le lieutenant Weir sauta du waggon, il fut frappé et assailli avec un sabre, par l'un de ses surveillants. Le capitaine Jalbert, prisonnier devant vous, était à cheval, avec un sabre à son côté. Il cria à ceux qui avaient la garde de M. Weir de le tuer: *tirez-le, il est déserteur*." Il frappa alors la tête du lieutenant Weir avec son sabre, qui fendit la tête de l'officier, qui, en termes du pays, *écrasa*; les autres suivirent alors son exemple et cet infortuné reçut une foule de blessures qui causèrent sa mort."

Le solliciteur-général explique ensuite la manière le corps fut trouvé, et termine par une nouvelle interpellation au jury de peser toutes les circonstances des témoignages qu'ils vont entendre, pour pouvoir ensuite faire convenablement leur devoir.

10. Dr. CARTER:—J'étais capitaine de milice, en novembre 1837. Je rencontrai le lieutenant Weir, à Sorel, dans la soirée qui précéda la révolte à St. Denis. Il arriva là, à cheval, et demanda où étaient les casernes. J'allai avec lui et il demanda au sergent de garde si son sabre, etc. étaient arrivés. Il fut informé que tout le bagage du 32^e était parti. Le lieutenant Weir prit alors une calèche pour le transporter à St. Denis, dans l'espoir d'atteindre le régiment. Je le vis partir. Il était habillé d'un surtout bleu, je crois, et semblait très fatigué; il paraissait surpris que les troupes fussent parties; il allait, j'en suis sûr, dans l'intention de rejoindre les troupes.

Transquestionné:—Les troupes partirent, je crois, vers 7 heures et demie, et le lieutenant Weir se mit en route, dans la calèche, à 9 ou 10 heures. Son habit était d'un extérieur tout militaire, mais il n'avait pas d'armes.

20. ANDRÉ LAVALLÉE:—Je suis charretier et je vivais à Sorel en novembre 1837. Je me rappelle que, vers cette époque, je fus engagé à conduire une personne à une distance d'environ 3 lieues. La personne était M. Weir, comme je l'appris. Il était habillé en drap foncé et était très pressé d'avancer. Il quitta Sorel à environ 11 heures du soir, et son objet était de rattraper les troupes, qu'il espérait trouver au moulin de Jones, à environ deux lieues de Sorel. Je conduisis le lieutenant Weir à St. Denis, et lorsque nous fûmes à 15 ou 20 arpents de cet endroit, nous fûmes arrêtés par une garde. Nous dîmes que nous allions à Chambly, sur quoi quatre personnes, à cheval, nous conduisirent à la maison du Dr. Wolfred Nelson, dans le village. Le lieutenant Weir fut introduit dans une chambre et je m'assis dans

la cuisine. Je restai là environ une heure et alors je partis pour retourner chez moi. Lorsque je quittai la maison, je vis le Dr. Nelson, le lieutenant Weir et une autre personne à la table du déjeuner.

Transquestionné:—Je compris parfaitement que le lieutenant Weir partait pour rejoindre les troupes. Je parle un peu anglais. Nous ne rencontrâmes aucune personne, jusqu'à ce que nous trouvâmes la garde. Je ne pourrais pas dire que le lieutenant Weir fut un militaire. Quand nous arrivâmes à St. Denis, le Dr. Nelson, avec d'autres, vint à la porte de sa maison et parla à M. Weir d'une manière de gentleman, il le recevait comme tel. Quand je quittai, je vis la table mise pour déjeuner. Le nombre des gens de garde était considérable. Quand nous dîmes que nous allions à Chambly, quatre d'entre eux seulement vinrent avec nous. Personne ne parla. Ils paraissaient être tous armés et je vis que ceux qui vinrent avec nous l'étaient aussi. Ils étaient en nombre dans le village et paraissaient déterminés à faire une défense. Je n'entendis pas dire qu'ils attendaient les troupes; mais, en les observant, il me parut qu'il se préparait quelque chose. Il n'était pas tout-à-fait jour quand je quittai la maison du docteur Nelson. Je revins par la même route, le long de la rive du Richelieu, et je rencontrai beaucoup d'hommes armés, mais pas de troupes.

30. JOHN MASON:—Je suis ingénieur et, en nov. 1837, je demeurais à St. Denis dans l'emploi de M. Deschambault et du Dr. Nelson. Je me rappelle d'un officier, qui fut arrêté une nuit, par les rebelles, je crois que je travaillais à mon ouvrage. Le lendemain matin vers 8 heures, je le vis en waggon, devant la maison du Dr. Nelson, ayant à sa droite Jean Bpte. Maillet, et M. Mignault, le maître de poste et aubergiste, paraissant conduire la voiture. Un autre homme, marchait à une certaine distance en avant. L'officier avait les mains liées par devant. Je vis le prisonnier Jalbert, qui était capitaine de milice. Il était à cheval entre le waggon et la porte du docteur; il avait un sabre nu sur son épaule, ainsi qu'un pistolet qui sortait de son estomac. Le Dr. Nelson donna ordre aux parties de faire toute diligence et de remettre le lieutenant Weir au général Brown. Jalbert éleva sa main, en disant en anglais "*drive on*." Le waggon partit alors et Jalbert l'escorta, comme un officier l'aurait fait. Environ trois quarts d'heures ou peut-être une heure après cela, j'étais à la porte de la distillerie, dans St. Denis, lorsque je vis de nouveau, Jalbert à cheval, avec son sabre toujours nu. Il se rendait au camp, qui était à la maison de madame St. Germain. Le village était alors en confusion, car les troupes approchaient. Jalbert galoppait et continua jusqu'au camp, environ 30 perches plus loin, où étaient beaucoup d'hommes armés. Il dit, en brandissant son sabre: "*Je viens de tuer l'officier, voyez-vous son sang*." Je vis du sang, je crois, frais sur son sabre. Le Dr. Nelson lui dit: "*tu! tu! beta, vous ne savez pas ce que vous*

ave
et r
diss
un
tro
dan
J
mai
deu
nis,
dela
dit:
com
que
étai
doc
cier
seul
j'é
tués
le s
ne f
l'off
le c
tiré
rent
Dr.
la r
rivé
rech
nous
les t
fut l
du c
trou
avoi
Le
pou
cha
deh
cont
ave
me
conc
le c
sava
nai
j'all
lett
Ent
me
la m
Gre
je c
fut
Il y
j'all
corp
reg
c'é
wag
son.
que
tout
je n
par
par
ou